

TROM Danny. *La promesse et l'obstacle : La gauche radicale et le problème juif*. Paris, Éd. du Cerf (Coll. « Passages »), 2007, 263 p.

par Anne ROCHE<sup>1</sup>

Le sujet des relations entre la gauche radicale et le problème juif est important et suscite une réelle attente. L'auteur annonce d'emblée sa thèse : « la promesse de la gauche radicale s'actualise comme menace adressée aux Juifs ». Sa démonstration repose sur une analyse de ce qu'est la gauche radicale, de ses soubassements théoriques, et de ses présupposés, sinon de ses pratiques.

La gauche radicale est en crise, crise liée à la disparition du sujet de la révolution. En fait, il y a deux « gauches radicales », l'une « sociale », s'attachant à la souffrance des victimes et cherchant à mettre au jour des dynamiques sociales, l'autre « politique », « antilibérale », cherchant à restaurer une action militante, pour « défaire les partages institués. » La première est plus visible, a un large public, la deuxième fonctionne plutôt en petits cercles, mais « bénéficie en retour de l'aura des discours plus ou moins cryptés. » La première est dans « le pathos de la victimisation », la deuxième dans « le pathos de la dépolitisation ». Les deux font potentiellement apparaître un « problème juif ».

Pour décrire en premier lieu ce « pathos de la victimisation », l'auteur analyse les ouvrages désormais classiques de Christopher Browning, *Des hommes ordinaires. Le 101e bataillon de réserve de la police allemande et la solution finale en Pologne* et de Daniel Goldhagen, *Les Bourreaux volontaires de Hitler*, en montrant bien ce qui les différencie, puis en vient à Arendt qui, dans *Eichmann à Jérusalem*, conclut à la banalité du mal. Ce que le procès Eichmann fait apparaître, c'est que, pour Eichmann, dans le cadre de l'Allemagne nazie, il a fait le bien, et qu'après l'effondrement de ce monde, ce bien apparaît comme un mal. Le nazisme a disparu non pas par répression, ni par la rééducation politique imposée par les Alliés, mais parce que plus rien ne soutenait ce monde. Dès lors, en rappelant au passage les expériences de Stanley Milgram sur la soumission à l'autorité, l'auteur conclut que « le triptyque Arendt-Milgram-Browning » nous rend familier le nazisme : « Sous le nazisme gît simplement *la société*, à savoir un genre de sujet ordinaire (peu réflexif) et un genre de lien social tout aussi ordinaire (peu exigeant). » On voit le danger de cette pseudosociologie : la critique radicale « sociale » s'appuie sur ce type d'analyses sociologiques pour nous permettre de « reconnaître le même genre d'élans [que ceux des nazis] dans nos propres conduites » et par là d'écarter « ceux [les élans] qui font signe vers la politique. »

Pour illustrer cette logique de la victimisation, et en montrer l'application à l'antisémitisme, l'auteur consacre plusieurs pages au cas Genet. Genet vu par Sartre est « juif » en tant que victime. Après la guerre, Genet est confronté à un double problème : lui, victime, perd son aura de victime parce qu'il y a des victimes plus grandes (les Juifs), et parce qu'il a admiré leurs persécuteurs. Sartre résout le problème en disant : le Juif est une victime dont l'identité est purement spéculaire (le Juif pour autrui), il est l'être social par excellence, construit par le regard des autres. Genet dès lors se range dans le camp des perdants « et saisira les opportunités susceptibles de détrôner les victimes concurrentes. [...] Les massacres de Sabra et de Chatila sont alors une occasion inespérée non pas de grandir la victime palestinienne, mais d'enfin assigner les Juifs à cette humanité criminelle de laquelle ils semblaient jusqu'alors se séparer. » Genet exemplifie donc une des dérives, pour l'auteur, de la « gauche radicale » : son soutien à la cause palestinienne a pour corollaire l'antisionisme, synonyme d'antisémitisme.

---

<sup>1</sup> Professeur à l'Université d'Aix-Marseille 1

Or on ne peut construire une politique à partir du point de vue de la victime, c'est en cela que la gauche radicale « politique » se sépare de la « sociale ». Mais la « politique », de son côté, est « guettée par la folie de celui dont la parole n'atteint plus rien dans le monde, dont la déclaration radicale est déliée de tout référent, sans efficace aucune. » Du nazisme, cette gauche a retenu la formule d'Antelme : « le camp est simplement l'image nette de l'enfer plus ou moins voilé dans lequel vivent encore tant de peuples. » (Antelme cité p.162) « L'homme jetable », le prolétaire, le « sans-part » (Rancière), c'est la suite du détenu informé du *Lager*. Deux citations résument le propos, Ogilvie affirme « la valeur heuristique de ce rapport, pour beaucoup scandaleux, entre l'entreprise et le camp » (cité p.169). Et Agamben : « Le camp qui s'est maintenant solidement installé en elle [la Cité] est le nouveau *nomos* biopolitique de la planète » (cité p. 170-171.)

Il nous semble ici que se nouent deux questions qu'il vaudrait mieux distinguer, et que la « gauche radicale », qu'elle soit « sociale » ou « politique », n'articule pas forcément. On peut tout à fait suivre l'auteur dans sa critique de la figure de l'« exclu », « catégorie indistincte et sans bords », ainsi que de « la grammaire de l'exclusion, qui s'édifie sur les ruines de la grammaire des classes et de la théorie de la domination ». Trom souligne à juste titre que *La Misère du monde* de Bourdieu et son succès témoignent de ce tournant théorique. En revanche, est-il certain que les deux « gauches radicales » instrumentalisent la Shoah comme il le formule : « Envisager la souffrance des exclus à l'aune de la Shoah constitue un levier puissant de dramatisation de ces souffrances dispersées... » ? S'il pointe avec raison ce qu'il appelle l'« inconsistance du convertisseur censé opérer le passage des souffrances sociales en luttes politiques », les entités qu'il prend pour cible ont-elles ce projet ?

De quelles cibles, au demeurant, s'agit-il ? Aucune organisation, aucun groupe, aucune institution, si l'on excepte une maison d'édition. Certains auteurs sont désignés, leurs textes cités ou résumés, parfois à l'emporte-pièce, c'est le cas par exemple pour Deleuze réduit à un extrait d'article dans la *Revue d'études palestiniennes*. Mais les thèses qui les réuniraient (par exemple, la critique de la Shoah comme singularité, la critique de la « concurrence des victimes », la vision de la Shoah comme déshistoricisée, etc.) auraient gagné à être mises en perspective, moins avec des personnes qu'avec des courants : ainsi, la *Historikerstreit* des années 1980 méritait mieux qu'une note en passant, et aurait permis de clarifier certains débats.

L'auteur nous dit avoir voulu écrire un « contre-récit ironique ». Mais l'inconvénient de l'ironie est de brouiller parfois le message. Si l'opinion de l'auteur est claire sur N. Finkelstein (*L'industrie de l'Holocauste*), Alain Badiou (*Portées du mot « Juif »*) ou Alain Brossat (*L'épreuve du désastre*), ou d'autres, on ne voit pas toujours, par exemple, s'il critique Arendt ou les usages que tel ou tel en fait. Sa démonstration, qui se veut à la fois politique, historique et philosophique, égare par moments le lecteur, même si l'engagement de l'auteur est sans ambiguïté.